



CINDY VILLENEUVE-ASSELIN

De solitudes
et d'unions

Tome 1

Cindy Villeneuve-Asselin

De solitudes
et d'unions

Tome 1

© Cindy Villeneuve-Asselin, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-7306-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, Suzanne, qui m'a enseigné le lien entre « amour » et « lecture » en me prenant chaque soir sur ses genoux pour me lire une histoire quand j'étais petite.

À mon père, André, qui a prêché cet amour par l'exemple chaque fois qu'il lisait tranquille dans son fauteuil sous la lumière d'une lampe à des heures impossibles.

Première partie

Romance en Provence

Ou Quand le bonheur des uns change le destin des autres

*Is this happening to me ?
Have I lost all my defenses ?
Should I wait around and see
What it's like to lose my senses ?
Always looking for the chase
From the high ground to the ditches
But the chase I'll never miss
Now I know what happiness is*

— *Step With Me*, Hillary Lee Lindsey, Michael Holbrook Penniman Jr,
Mathieu Jomphe Lepine

Chapitre 1

Par un beau jeudi de l'été 1846, Marguerite Aubert venait d'atteindre la place du marché de son petit village provençal, la tête dans les nuages et un panier rempli à ras bord de tomates bien mûres suspendu au bras. Le cœur léger, le sourire aux lèvres, elle marchait d'un pas lesté entre les étalages en songeant au jeune homme qu'elle s'en allait ainsi rejoindre inopinément, lorsqu'au tournant d'un présentoir d'étoffes et de fichus, elle s'arrêta net. Deux garçonnets qui gambadaient en se chamaillant sans méfiance derrière elle la heurtèrent de plein fouet. Elle vacilla sur ses jambes, mais, avec adresse, reprit son équilibre et serra son panier contre elle pour éviter d'en perdre le contenu, sans prêter attention aux enfants (qui détalèrent sans demander leur reste) ni détourner le regard de la scène qui l'avait interrompue dans son élan.

Derrière l'étal de poissons qu'elle discernait au loin, le pêcheur qui occupait ses pensées si joyeuses un instant auparavant se trouvait en grande conversation avec Cassandre, la plantureuse fille d'un notable de la commune. Reconnue pour sa nature extravertie et son pouvoir de séduction, la belle s'était apparemment lancée dans une nouvelle conquête, et à première vue, l'amant convoité ne semblait pas s'en plaindre.

Décontenancée, Marguerite demeura immobile au milieu de la place à observer le spectacle, inconsciente du monde qui l'entourait et des gens qui la contournaient en lui jetant des regards tantôt intrigués, tantôt irrités, selon leur tempérament. Cette manière qu'avait l'aguicheuse aux courbes voluptueuses de toucher le bras du marchand en riant bêtement et le sourire niais qu'il lui adressait en retour avaient quelque chose de choquant, d'outrageusement sensuel, au point où Marguerite se sentait gênée juste à les regarder, comme si elle commettait là quelque indécence.

Quand sa sœur Florence lui avait demandé d'aller chercher du nougat noir au marché, Marguerite s'était empressée d'accepter, trop heureuse de pouvoir ainsi devancer d'une journée sa prochaine rencontre prévue avec l'élue de son cœur. Chemin faisant, elle avait anticipé avec amusement l'étonnement ravi qu'il manifesterait en la voyant apparaître sans crier gare.

Telle était surprise qui croyait surprendre !

C'était pourtant à elle que le bel homme semblait s'intéresser vivement depuis plusieurs semaines, allant jusqu'à lui faire des avances certes inconvenantes, mais néanmoins flatteuses. Si elle s'était parfois sentie un peu brusquée par tant d'ardeur, elle n'avait eu de cesse d'attribuer les indécicatesses de son soupirant à

une passion dévorante et de faire preuve d'indulgence à son égard, repoussant gentiment ses gestes déplacés sans jamais s'imaginer ainsi perdre son affection. De toute évidence, elle s'était fourvoyée sur ce point...

Que faire, à présent ?

Foncer tête baissée jusqu'à l'étal de l'étalon pour l'attaquer ouvertement et exiger des explications ? Non; c'est ce qu'aurait fait sa sœur Angélique, mais pas elle.

Effectuer une mission de reconnaissance en se présentant innocemment auprès des deux tourtereaux pour éprouver leurs réactions ? Non; c'est ce qu'aurait fait Florence, mais pas elle.

Se retrancher; voilà ce qu'il lui convenait de faire. Il ne s'agissait pas de battre en retraite, mais d'attendre le rendez-vous fixé au lendemain pour affronter la situation.

Un charretier qui tentait vainement de se frayer un chemin derrière Marguerite finit par perdre patience et s'exclama (sans jurer, toutefois) :

« Non, mais, vous comptez rester plantée là encore longtemps, madame ?

— Mademoiselle.

— Hein ?

— Pas *madame*; *mademoiselle*.

— Eh bien, *mademoiselle*, si vous pouviez vous pousser de quelques pas vers la droite, tout le monde en serait plus heureux; vous bloquez le chemin.

— Je suis désolée. »

Ainsi tirée de ses réflexions, Marguerite sentit le désarroi l'envahir. Des larmes de déception, de honte et de frustration lui montèrent aux yeux, ce qui lui valut un regard perplexe de la part du charretier, lequel trouvait sans doute que la demoiselle y allait un peu fort sur les remords. Après un signe de tête pour lui signifier qu'elle s'excusait encore, elle s'écarta de son chemin et entreprit de s'orienter vers le comptoir de la marchande qui constituait le véritable motif de sa visite au marché ce jour-là, le prétexte qu'elle avait saisi au vol pour aller surprendre le tombeur qui venait de la faire si abruptement tomber des nues.

Traînant les pieds sur les pavés, Marguerite recommença à ruminer. Quelle idée, aussi, avait-elle eue de s'amouracher de ce séducteur ! Comment avait-elle pu croire qu'Honoré (car c'était là son nom, aussi ironique cela soit-il) se contenterait d'elle, et d'elle seule; lui, un homme si beau, si grand, si fort ! À présent qu'elle y repensait, cette présomption lui semblait excessivement stupide. Il avait fallu qu'elle se hasarde à le rejoindre à l'improviste pour s'en rendre compte.

Depuis combien de temps usait-il de son charme auprès d'une autre dans son dos ? Bon sang... cela avait-il toujours été ? Avait-il sans cesse profité de ses absences pour courtiser cette femme ? Oh ! Et cette femme était-elle l'unique objet de ses tromperies ? Ou passait-il son temps à s'essayer à d'autres conquêtes ? Dire que depuis le premier jour où il lui avait témoigné de l'intérêt, Marguerite s'était sentie spéciale pour lui; elle s'était crue aimée de cet enjôleur ! Voilà qu'elle était bien punie d'avoir fait preuve d'autant de vanité !

Plongée dans ces amères pensées, elle passa sans le remarquer devant un artisan désœuvré qui avait tout vu de son émoi et que la scène avait grandement intéressé. Toutefois, bien qu'elle manquât d'apercevoir le jeune homme, son regard s'attarda au passage sur deux de ses objets à vendre posés au bord de la table rudimentaire qui lui servait de présentoir. L'esprit toujours préoccupé par son pécheur de pêcheur, le mouvement machinal, le regard vague, elle s'arrêta distraitemment devant le mortier et le pilon qui avaient attiré son attention subconsciente et elle les toucha doucement du bout des doigts pour en apprécier la texture. Elle resta surprise de la perfection de ces accessoires si usuels, d'ordinaire sculptés grossièrement dans du bois au grain bien moins fin. Ceux-là avaient été façonnés dans une essence aux multiples teintes qu'elle ne connaissait pas, et elle n'en avait jamais vu d'aussi beaux. Ils devaient valoir une fortune. Or, si ses sœurs et elle disposaient de multiples ressources à troquer contre des vivres, elles ne possédaient en revanche que très peu de monnaie, et certainement pas assez pour acheter ce que Marguerite voyait là. De toute façon, cela ne l'aurait pas soulagée de la contrariété qu'elle éprouvait en cet instant, et elle se demanda même comment diantre elle avait pu se laisser détourner de ses sombres réflexions par de simples objets dont la convoitise lui paraissait bien superficielle.

« Je les ai fabriqués en bois d'olivier, expliqua précautionneusement une voix masculine au timbre agréable. S'ils vous plaisent, je vous les échange contre dix de vos tomates ! »

D'un air dubitatif, Marguerite leva ses yeux pers vers l'artisan qui la sortait ainsi de ses tristes pensées. Ses iris à lui se confondaient avec la couleur du ciel d'été. Peut-être n'était-ce dû qu'au contraste frappant avec l'extrême virilité de la brute dont elle s'était détournée à peine quelques minutes auparavant, mais la limpidité du regard de l'inconnu, son sourire avenant et les mèches blondes échappées de son chapeau de feutre qui auréolaient son visage glabre lui firent une vive impression. Elle se félicita d'avoir soigneusement lissé ses cheveux châains en bandeaux plats tirés par un impeccable chignon avant de les

dissimuler sous sa coiffe en quittant la maison, sachant que cela faisait ressortir la finesse de ses traits réguliers.

« Je ne crois pas que ces tomates aient suffisamment de valeur pour payer pareils ouvrages, répondit-elle timidement.

— Les choses n'ont de valeur que celle qu'on leur attribue, mademoiselle. Les tomates que je vois là me paraissent des plus délicieuses et me font très envie. Pour tout vous dire, je ne dédaignerais pas d'en apporter quelques-unes à mes aubergistes afin qu'ils me préparent une bonne soupe au dîner, ce soir. Les pauvres manquent cruellement de denrées fraîches. Depuis que je suis arrivé il y a deux jours, je n'ai eu droit qu'à des repas de pain rassis et de bouillon clair. Si la situation perdure, la force risque de me manquer, et la déprime, de m'envahir, de sorte que je ne serai plus en mesure de gagner mon pain. Alors, voyez-vous bien le trésor que vous me faites miroiter ? Acceptez de me remettre dix pommes d'amour, et je vous cède ce mortier et ce pilon ! »

Marguerite s'empourpra à l'évocation du nom que l'on donnait communément à la tomate avant que son appellation officielle n'entre dans le dictionnaire de l'Académie française en 1835 (détail que lui avait appris Florence, dont la propension à vouloir toujours tout savoir sur tout l'avait amenée à se lancer dans les recherches documentaires et orales les plus poussées possible — c'est-à-dire somme toute plutôt restreintes, compte tenu des ressources limitées du village — sur ce fruit lorsqu'elle avait décidé d'en faire la culture, deux années auparavant).

« J'ai, euh, aussi de l'ail, si vous voulez, hasarda Marguerite, qui ne pouvait se résoudre à un échange aussi inéquitable que celui proposé par l'étranger.

— Alors là, vous faites mon bonheur ! Je vous en prendrai volontiers une tête aussi ! Grâce à vous, je me réjouis à l'avance de mon repas de ce soir !

— À quelle enseigne logez-vous ?

— Je me suis installé au Gîte du Passant; je présume que vous connaissez ?

— Bien sûr ! Et il n'est pas étonnant que vous trouviez les propriétaires en manque de ressources : ils se sont fait flouer tout récemment, et par leur propre fils, de surcroît ! »

Marguerite regretta aussitôt ses paroles. Ô combien Florence aurait eu honte d'elle, elle qui abhorrait les « ragots de petit bourg » ! Constatant par ailleurs que l'inconnu ne relevait pas la remarque, elle éprouva encore plus d'embarras. Au bout de quelques secondes, il chassa cependant le malaise en demandant, tout en désignant le panier débordant de tomates du doigt :

« Vous permettez ?

— Ah, mais oui, je vous en prie ! »

L'étranger prit un grand bol (également en bois d'olivier) pour y mettre les tomates et l'ail convoités, qu'il alla directement piger dans le panier de Marguerite, effleurant son bras au passage. Puis, il déposa délicatement le mortier et le pilon dans ce même panier, parmi les autres fruits et légumes. Il avait de belles mains pâles, qui paraissaient aussi raffinées et parfaites que les objets qu'elles servaient à fabriquer. La jeune femme se surprit à espérer avoir un jour l'occasion de les voir à l'œuvre.

Un mouvement sur sa droite la fit se retourner. Les sœurs Boyer, deux matrones qui, malgré leur cinquantaine d'années, vivaient toujours ensemble et manifestaient constamment une acrimonie dont on ignorait la source, étaient là à observer l'échange innocent d'un air renfrogné. La plus revêche des deux grommela à l'adresse de l'artisan :

« Faut-il donc être jolie et vous faire les yeux doux pour avoir votre attention, mon petit ?

— Mais non, ma chère dame; je suis tout entier à vous ! lui répondit l'interlocuteur visé avec bonne humeur.

— Eh bien, montrez-le !

— Bien sûr, bien sûr ! Que puis-je pour votre bon service, madame ? »

Vu son âge respectable, la dame en question ne prit pas la peine de préciser au jeune homme qu'il aurait dû l'appeler *mademoiselle*, mais elle désigna plutôt de son doigt boudiné le bol qui contenait à présent les tomates et l'ail, en croassant :

« Ce bol est-il à vendre ?

— Absolument ! » s'empressa de répondre le marchand en transférant avec soin les aliments du bol sur un plateau, avant de tendre l'objet vidé de son contenu à sa cliente, qui le saisit sans délicatesse, le retourna dans tous les sens, puis le retendit brusquement à l'artisan avec un reniflement dédaigneux.

« Trop gros et trop lourd pour rien ! » critiqua la mégère, qui, au fond, n'avait feint de s'intéresser à l'objet déjà utilisé que pour mal faire.

Cependant, Marguerite s'était reculée de quelques pas pour céder la place aux deux chipies et elle assistait à la discussion avec une rage impuissante. Ah ! Si seulement Angélique avait été là, elle aurait su que dire pour remettre cette détestable chicaneuse à sa place !

La jeune femme jeta un regard inquiet à l'inconnu, de crainte de lire sur son visage une envie irrépressible de prendre ses jambes à son cou. Or, elle constata au contraire qu'il semblait s'amuser de la situation et n'avoir aucun mal à garder son calme. Sans doute en avait-il vu d'autres auparavant. Percevant également